

PROJET DE BARRAGE SUR LA RIVIÈRE MAGPIE
MÉMOIRE DE RÉGINALD VOLLANT
PARRAIN ET PROTECTEUR DE LA RIVIÈRE MAGPIE
LE 8 AOÛT 2004

Mamishkau-shipu, tel est le nom innu de la rivière Magpie, qui signifie « Rivière de l'est ». Elle est située près de Sept-Îles, et longe la limite est du territoire ancestral de la communauté Uashat mak Maliotenam, là où commence celui de la communauté de Ekuanitshit (Mingan).

Je suis un Innu membre actif de la communauté de Uashat mak Maliotenam et je suis fortement préoccupé par le projet d'aménagement hydroélectrique du site du barrage Magpie sur la Mamishkau-shipu. Les raisons de mes préoccupations sont nombreuses et profondes. Elles me sont personnelles d'abord mais, à mon humble avis, elles reflètent sans doute également le sentiment silencieux et fort d'un grand nombre d'Innus et de Blancs. Elles sont animées en premier lieu par le fondement de tout homme, de tout peuple et de toute culture : l'identité. Puis, il y a le souci d'un avenir durable respectueux de cette identité, en harmonie avec nos valeurs traditionnelles et ancestrales.

Afin d'être en harmonie avec tout ce que je vis, ce que je fais, j'ai besoin d'un espace et d'un lieu, et ce lieu, c'est tout le nord de chez nous, le nord de Uashat mak Maliotenam, le nord-est, le nord-ouest. C'est le territoire traditionnel. Ce n'est pas un lieu précis. Ce n'est pas une délimitation, c'est un grand espace. Comme vous le savez sans doute, traditionnellement, il n'y a jamais eu de frontière chez nous les Innus.

C'est pourquoi la Magpie est importante pour mon peuple. Nous, nos familles, nos grands-pères l'ont descendu. L'ont remonté aussi. Des traces sont là, des traces de gens qui ont foulé les sentiers de portage. Les aînés nous ont raconté leurs voyages, l'occupation de la rivière, qui sont des routes traditionnelles. Ce ne sont pas seulement des endroits, des lieux : on va passer sur une rivière, on va aller plus haut, plus au nord, plus loin et on va revenir par ce même chemin. Ce sont des routes qu'on a utilisées à l'époque et qui pourront, je l'espère, être réutilisées souvent. Le barrage coupe la route vers l'intérieur des terres, coupe l'accès à ce qu'il y a plus au nord.

La présence de la rivière qui coule là, chez nous, la Magpie, la Manitou, la Moisie, me fait sentir en harmonie avec ce que je suis, *qui je suis*. J'ai eu le privilège, à l'adolescence, de côtoyer des gens plus âgés que moi, des nomades, des Anciens. J'ai monté en forêt avec eux, je me suis assis avec eux, j'ai observé leurs gestes. Ils ne parlent pas beaucoup, les Anciens. Ce ne sont pas des professeurs d'école. J'ai appris beaucoup en les regardant faire, en les regardant agir, en les regardant observer ce qui se passe dans la nature. J'avais tellement de questions à leur poser. J'ai enfin découvert que je devais tout simplement observer et découvrir à ma façon ce qui est important dans la vie de tous les jours en ce qui concerne la relation entre les individus et le territoire, la relation entre un individu et la rivière. On parle d'une relation de respect. Ça, c'est important, de respecter une rivière. On peut s'amuser sur une rivière, s'y baigner, la descendre, mais on ne joue pas avec une rivière, il faut la respecter. J'ai appris par les enseignements silencieux des Anciens à respecter la rivière, respecter la force d'une rivière, respecter l'eau. Et la notion de *respect*, ça va très loin chez nous, très loin.

La rivière nous mène à l'intérieur des terres, mais par le fait même, nous emmène aussi à l'intérieur de nous, de nos origines. Elle me permet de découvrir mes origines, la richesse de ma culture, qui a pris naissance à l'intérieur des terres, dans le coin de la Magpie, dans le coin de la Manitou et au nord de tout ça. Elle me permet d'aller m'alimenter, physiquement et spirituellement, de me ressourcer, c'est comme un retour à l'intérieur de moi, de mon identité. Une rivière, un lac, une montagne, pour nous, pour moi, ça reste un outil qui me permet de me découvrir en tant qu'individu. Alors, si tu m'enlèves ces outils, tu m'enlèves carrément mon identité.

Un grand nombre de jeunes de la communauté veulent rester dans la communauté. Plusieurs chantent et sont musiciens et, lors du tournage d'un documentaire sur la musique et les musiciens innus, ces jeunes musiciens ont voulu être filmés au sein de la communauté ou sur les rives de la rivière, par fierté de qui ils sont. Si les outils que sont la rivière, le lac, la montagne, leurs sont retirés, que feront-ils ? Que vont-ils chanter ? Enlevez la rivière, enlevez la montagne, enlevez le lac à ces jeunes musiciens, vous leur coupez les jambes.

La langue qui compose ces chansons a pris racine à l'intérieur des terres, c'est là qu'elle a pris naissance. Par exemple, certains termes, certains gestes ne sont pas dits ou posés dans la communauté, ils ne sont dits ou posés qu'en forêt ou près de la rivière. Je n'ai jamais dit à ma fille ou à

mon fils, dans ma communauté, ou très rarement « vient, on va aller mettre le filet à l'eau, on va lever notre filet de pêche », parce que dans ma communauté, à Maliotenam, encore moins à Uashat, tu ne lèves pas ton filet, parce que pour lever ton filet, il faut que tu sois sur la Magpie. Les gestes, ça fait partie de la vie, et un geste, ça porte un nom. Ce nom-là fait partie de ma langue. Ça va très loin. Pas juste un lieu. Le lieu sert à quelque chose, à transmettre une identité, une langue, un geste. La Magpie me sert à ça. Un barrage sur une rivière la transforme, la réduit à l'esclavage et surtout, nous coupe de nos outils d'identification.

Le barrage S M 3, sur la rivière Sainte-Marguerite, a eu cet effet. Le sentiment général, qui est aussi le mien, est d'avoir légué une partie de notre territoire ancestral, une partie de notre vie. Bien sûr, il y a eu l'argent, beaucoup d'argent, qui a permis la construction d'infrastructures, mais les pertes sont plus importantes que les gains. La communauté s'est retrouvée en déficit budgétaire, en redressement budgétaire à l'intérieur du conseil de bande. De gens ont été mis à pied parce qu'on ne pouvait supporter cette masse de gens engagés pour travailler dans tel ou tel projet alors que ces projets n'ont jamais pris l'ampleur qu'ils devaient prendre. En effet, les gouvernements, Hydro-Québec, ont construit des bâtiments, uniquement la construction. Et après avoir construit, ils sont partis, nous laissant le soin de financer les opérations, alors que tout l'argent a été investi en infrastructures. Il fallait donc alors piger à même les fonds de la communauté.

Tout ça était exigé d'une communauté déjà affaiblie, épuisée par la lutte qu'elle venait de mener pour défendre la rivière, la sauver de l'harnachement. Nous avons protesté, marché, posé des gestes, en vain. Nous avons été forcés de léguer notre territoire, notre identité. Nous avons négocié notre vie et celle de nos enfants.

Des frictions sont survenues au sein de la communauté, de graves conflits. Les gens ont pleuré, le cœur brisé. Quelques années plus tard, le taux de suicide au sein de la communauté a monté en flèche, pour s'élever à environ un par mois à un certain moment. Les impacts sociaux de SM3 ont été énormes et impossible à évaluer.

Dans ce contexte, on nous arrive à nouveau avec un projet d'aménagement, sur une autre rivière cette fois-ci, plus petit en taille mais qui affectera aussi notre quête d'identité, alors que nous sommes déjà, et encore, affaiblis. Devrons-nous encore nous battre, alors que nous sommes déjà à terre, épuisés ? Quand comprendront-ils que nous avons besoin de

retrouver le vrai sens des choses et que cette quête passe par un lieu comme celui-là, chargé de notre histoire ?

Chaque partie de ce territoire est sacrée pour nous. Chaque reflet dans l'eau claire de la rivière évoque des événements et des souvenirs dans la vie et la mémoire de mon peuple. La terre et l'eau sont mère et nourrice, sacrées pour nous, trop sacrées pour être évaluées en argent.

L'équilibre entre le passé et le futur est délicat et difficile à trouver. Il est vrai que nous devons jongler entre notre désir de préserver nos valeurs traditionnelles et la nécessité de vivre dans la modernité. Mais cette modernité ne doit pas être abordée au détriment et au sacrifice du territoire ancestral, source même de notre identité, mais en harmonie avec lui.

C'est pourquoi je crois que la création d'un parc pour protéger le territoire doit être la meilleure solution et cadrerait avec les aspirations de ma communauté. Ce parc permettrait de créer une harmonie permettant aux gens de se ressourcer et continuer de poser les gestes traditionnels à l'origine de notre identité. Bien sûr, il y a des problèmes économiques dans notre société, mais ce projet n'est pas une solution et je pense par ailleurs que les besoins de la communauté ne se situent pas là. D'abord et avant tout, nous avons de sérieuses questions à nous poser par rapport à qui on est, où on va, qu'est-ce qu'on fait avec nos enfants et on les emmène où ? Quelle est notre richesse, notre patrimoine ? Il faut faire découvrir ça à notre communauté et, à partir de là, nous pourront bâtir et construire, développer le tourisme et le volet culturel autochtones, par exemple, qui représentent un immense potentiel.

Tshinaskumitinau

Réginald Vollant